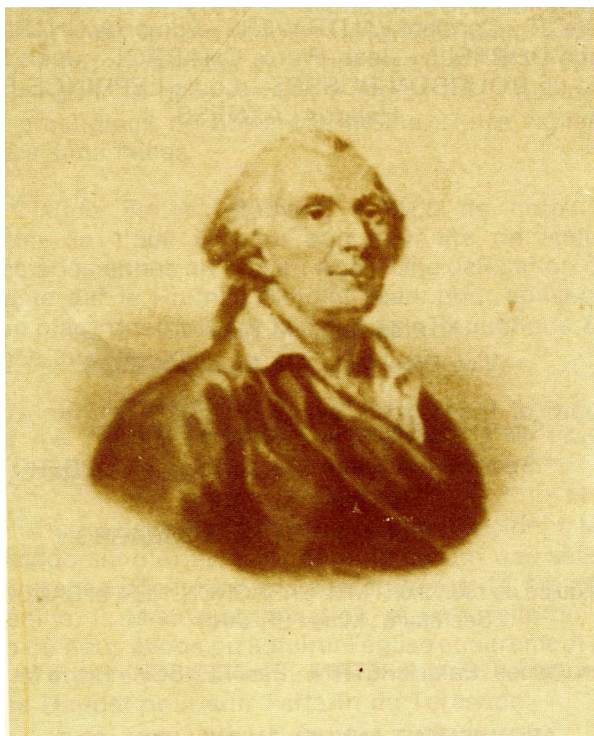


BULLETIN DES AMIS DU VIEIL ARLES

POUR LA PROTECTION DE SON PATRIMOINE HISTORIQUE ET ESTHÉTIQUE
Siège social : MAISON PABLO NERUDA - 66 rue du 4-Septembre - 13200 ARLES

Deuxième série — N. 52 Prix 6 F.

Bulletin trimestriel - Mars 1984



MARQUIS DE MÉJANÈS
(1729 - 1786)
Consul d'Arles
Collectionneur et bibliophile

SOMMAIRE

| | |
|---|---------|
| Éditorial | page 1 |
| Un Arlésien : Van Gogh | page 2 |
| Le collège Frédéric Mistral : | page 8 |
| L'évangélisation primitive de la Provence usqu'au concile d'Arles (314) | page 14 |
| Portraits des archevêques d'Arles du XVII ^e et du XVIII ^e siècle | page 20 |

ÉDITORIAL

Au cours de ce premier trimestre, l'événement important aura été la manifestation que nous avons organisée le vendredi 2 décembre 1983 dans la salle d'honneur de l'Hôtel de Ville au cours de laquelle quatorze Arlésiens ont reçu un diplôme pour la restauration de leur maison, immeuble ou magasin. Ce diplôme, qui représente la rue de la Roque et qui a été réalisé par notre ami Pierre Montagnier, membre de notre conseil d'administration, est un hommage – bien modeste – à la qualité de la restauration effectuée. La liste des récipiendaires figure plus loin. Qu'ils soient remerciés pour le goût dont ils ont fait preuve vis-à-vis de notre patrimoine architectural. Monsieur le maire, entouré de plusieurs adjoints et conseillers, participait à cette manifestation.

Au mois de novembre nous avons envoyé à monsieur le maire une lettre au sujet de nos monuments (en particulier amphithéâtre et théâtre antique) utilisés au cours de l'été 1983 pour certains spectacles dont le déroulement a causé des nuisances à ces témoins prestigieux de notre patrimoine. Notre vigilance à cet égard sera sans faille.

M. Claude Sintès, étudiant, a reçu de notre part une subvention de 1 500 F pour son mémoire de maîtrise "Les paroisses arlésiennes au Moyen Âge". Une délégation des A.V.A. a été reçue par le premier adjoint avec, pour conséquence, la remise en place des plots sur la place de la République, restituant cet espace aux piétons.

Notre préoccupation est vive concernant le moulin de la Mousmé rue Mireille. Nous en avons parlé à M. l'adjoint à la Culture lorsqu'il nous a reçus.

Le discours de réception de notre vice-président, M. Mateos, élu à l'Académie d'Arles, s'est déroulé devant une salle comble. Notons aussi en décembre une conférence de M. Marzeau sur un sujet insolite, F. Mistral et l'Aviation, et une visite du village de Montfrin où nous avons pu admirer l'église entièrement restaurée, le château et la maison d'Antoine Reynaud qui servit de modèle à Alphonse Daudet pour son Tartarin de Tarascon.

Enfin notre Groupe archéologique a poursuivi ses travaux sous la direction de Pierre Muller et Patrick Pétrini : 8000 heures de fouilles bénévoles en 1983 à Sainte-Luce, aux Alyscamps et à Trinquetaille. Bravo !

Le président
René VENTURE.

UN ARLÉSIEN : VAN GOGH*

(suite)

Chapitre VI

"COMME UNE MUSIQUE"

Nous avons dans les précédents chapitres, à maintes reprises, cité des mots, des phrases de Van Gogh, empruntés aux lettres qu'il a écrites à divers correspondants. Vincent a-t-il eu la prescience de l'intérêt que ses lettres pourraient susciter ? C'est bien possible. Il a conseillé à Théo de garder la correspondance des artistes ; lui-même met de côté tout ce qu'il reçoit du peintre Émile Bernard, son ami, trouvant cela très intéressant. Le courrier envoyé par Vincent à Théo a été classé par la femme de Théo, Johanna, qui a malheureusement détruit certaines lettres ou certains passages, très peu tout de même, mais l'ensemble de tout ce qui est publié est d'un intérêt extraordinaire. Les missives arlésiennes de Vincent sont toutes écrites en français – à l'exception des premières lettres à sa sœur – Elles sont surtout adressées à Théo son frère, à Wilhelmine sa soeur, et au peintre Émile Bernard. Elles sont parfois enrichies de croquis, de dessins qui les illustrent.

Tous les sujets y sont traités, sans recherche, sans emphase, au courant de la plume. De longues, et quelquefois douloureuses confidences sur sa santé, sur sa situation pécuniaire, Vincent passe à des commentaires passionnés sur son travail ; il discute affaires, mais aussi poésie, musique, littérature ; les événements contemporains passent en filigrane à travers sa correspondance. Les sentiments personnels qu'il exprime sur les événements de son temps, sur la condition des artistes ou des gens qu'il fréquente, sur les livres qu'il lit – et Dieu sait s'il lit ! – nous font connaître et apprécier ses qualités de cœur, son intelligence très vive, nous permettent de comprendre ses vues utopiques ou prémonitoires sur la société ou sur l'art.

Dès les premières lettres arlésiennes nous savons que le peintre est arrivé à Arles en mauvaise santé, fatigué de sa vie parisienne. Il avoue : *"il me semble que mon sang veuille bien plus ou moins se remettre à circuler, cela n'ayant pas été le cas dans les derniers temps à Paris. Je n'en pouvais réellement plus"*. (1) Plus tard, dans une lettre à Théo, du 4 mai 1888, il revient sur son état de santé au départ de Paris : *"J'étais sur le droit chemin d'attaquer une paralysie quand j'ai quitté Paris. Ça m'a joliment pris après ! Quand j'ai cessé de boire, quand j'ai cessé de tant fumer..."* (2) Il reconnaît

* C.F. bulletin n°51 page 2

ainsi avoir détruit sa santé, à Paris, par des excès d'alcool et de tabac ; mais il sait aussi de quelle lourde part d'hérédité, lui et ses frères et sœurs sont chargés puisque dans cette même lettre du 4 mai 1888, il affirme : *"Notre névrose vient bien aussi de notre façon de vivre un peu trop artistique, mais elle est aussi un héritage fatal... Prends notre sœur Wilhelmine, elle n'a ni bu, ni fait la noce et pourtant nous connaissons un portrait d'elle où elle a le regard d'une folle... Il faut nous ranger dans le nombre de ceux qui souffrent d'une névrose qui vient déjà de loin."* (2)

Quelle lucidité dans l'esprit du peintre ! Il connaît la fatalité qui pèse sur sa vie, il essaiera de l'oublier peut-être, mais ne s'en débarrassera jamais ! Tout au long de ses lettres alternent les paroles d'espoir et les dires pessimistes au sujet de son état physique. Il constate parfois quelque progrès : *"l'air d'ici me fait décidément du bien."* (3) ou : *"l'estomac chez moi est très faible, mais j'espère y arriver à le rétablir, il faudra du temps et de la patience. En tout cas, je me porte déjà beaucoup mieux qu'à Paris."* (4) Il se fixe une hygiène de vie, qu'il propose à son frère d'adopter comme lui : *"si nous voulons vivre et travailler, il faut être prudent et nous soigner. De l'eau froide, de l'air, nourriture simple et bonne, être bien vêtu, être bien couché, et ne pas avoir des embêtements. Et ne pas se laisser aller aux femmes..."* (2). Malheureusement, ces aspirations sont souvent contrariées. Il se plaint parfois : *"c'est une vraie corvée de manger, vu que j'ai de la fièvre et pas d'appétit"* (5). *"La semaine dernière je souffrais d'un mal de dents assez cruel"* (6). Cependant, il aborde l'été 1888 avec une certaine euphorie relativement à sa santé puisqu'il peut écrire : *"Je me suis levé de fort bonne heure tous les jours, j'ai bien dîné et bien soupé, j'ai pu travailler assidûment sans me sentir faiblir"* (7). Le travail, en effet, il y met tant d'acharnement qu'il le poursuit jusqu'à tomber de fatigue. Il est, durant cet été 1888, dans la période la plus prolifique, au point qu'il confesse : *J'ai été et suis encore presque assommé par le travail de la semaine passée... Mais j'ai fait une bonne semaine, allez, de cinq toiles"*. (8) Il ajoute même quelques jours plus tard que le travail cérébral qui conduit sa main est : *"si fatigant et absorbant pour la tête"* (9) qu'il est obligé de s'arrêter durant quelques jours, il doit se méfier de ses nerfs. À l'entrée de l'automne, de plus, il vit quelques jours sans argent, ayant tout dépensé en achats de toiles et de cadres, et il se trouve bien loin de cette bonne hygiène de vie qu'il exposait quelques mois plus tôt ; il a dû se contenter en quatre jours, au début d'octobre, seulement, de deux repas et de vingt trois cafés avec du pain. Mal nourri, il est d'autant plus fatigué, et cependant, alors, il attend Gauguin avec impatience. Aussi, à l'arrivée de son ami, Vincent est-il dans un état de lassitude extrême, nerveusement épuisé puisqu'il écrit : *"Je suis encore une fois à peu près réduit au cas*

de la folie d'Hugue Van der Goes dans le tableau d'Émile Wauters" (10)

Il n'est pas de lettre à Théo où Vincent ne parle argent. Il remercie d'un billet envoyé par son frère, il réclame un envoi plus rapide lorsqu'une dépense se fait pressante ; il commente ses dépenses, l'achat de toiles ou de couleurs, ou l'acquisition de vêtements ou de meubles ; mais ces dépenses sont un souci pour lui, une hantise même. Il accepte l'argent de son frère, mais c'est souvent avec remords. Il a peur que Théo ne se gêne, ne se prive pour lui, et cela le préoccupe fortement, l'amène à justifier très humblement ses dépenses les plus indispensables : "*... je voudrais aussi me faire faire des caleçons de même que j'ai fait faire des chemises et des chaussures et que je dois donner faire nettoyer et réparer presque tous les vêtements.*" (2) Son souci constant est de rendre par son travail ce qui lui est accordé si généreusement. Il revient souvent sur cette idée : "*Il faut arriver à ce que mes tableaux valent ce que je dépense et même l'excédent, vu tant de dépenses faites déjà*" (3) ou "*Si tu mettais de côté ce qu'il y a de mieux dans l'envoi et si tu considérais ces tableaux comme un paiement de ma part en déduction de ce que je te dois*" (11) ou encore : "*je veux regagner l'argent que j'ai dépensé, pour te le rendre*" (12) Malgré la générosité de Théo envers son frère, il arrive que Vincent reste sans argent en attendant l'arrivée d'une lettre. C'est alors pour lui une situation dramatique, comme celle citée plus haut, d'un jour d'octobre 1888 où il est contraint de confesser : "*mon argent était épuisé jeudi, ainsi jusqu'à lundi midi c'était terriblement long. J'ai principalement vécu de vingt trois cafés ces quatre jours là durant, avec du pain, et que je dois encore payer.*" (3)

Vincent Van Gogh sait qu'il n'est pas le seul artiste à manquer de moyens financiers pour mener à bien l'œuvre entreprise. Il voudrait, plein d'altruisme, et malgré son propre dénuement, aider ses disciples. Il échafaude tout un système commercial pour permettre aux impressionnistes et à leurs successeurs de se faire connaître, de mettre en commun les produits de leur art sans avoir à dépendre des grands marchands qui, pour gagner à coup sûr, favorisent les valeurs reconnues depuis longtemps, au détriment des jeunes, des novateurs. Van Gogh imagine ainsi une sorte de coopérative de l'art à laquelle les artistes apporteraient leurs tableaux, coopérative qui, ensuite, partagerait, entre eux, le prix des ventes. Cette association aurait besoin d'experts, Vincent envisage de confier ces postes à Théo lui-même, et à l'expert Tersteeg de la maison Boussod-Valadon. Mais un désaccord survenu entre Théo et les messieurs Boussod-Valadon au sujet des impressionnistes amène Vincent à abandonner ces idées. Il y reviendra plus tard sous une forme un peu différente.

Sa générosité inspire à Van Gogh encore d'autres projets comme celui-ci : *"Je souhaiterais pour bien des raisons pouvoir fonder un pied-à-terre, qui, en cas d'éreintement, pourrait servir à mettre au vert les pauvres chevaux de fiacre de Paris, qui sont toi-même et plusieurs de nos amis, les impressionnistes pauvres."*(5) Mais le projet sur lequel il revient le plus souvent est celui de l'hébergement de Gauguin, projet dont nous reparlerons plus loin.

Les dons de Van Gogh, ses connaissances très diverses lui permettent de discuter poésie aussi bien que musique ou littérature. Il a fréquenté les œuvres des poètes, de Victor Hugo à Richepin dont il cite : Césarine, Blasphème, en passant par Musset et Baudelaire et même par un poète américain : Whitman. Il cite Dante, Pétrarque, Boccace. Aussi, lorsque son ami Bernard s'essaie à versifier, il peut commenter longuement ses sonnets, approuvant chaleureusement ce qui lui semble bon, critiquant sans indulgence ce qui est obscur, donnant un conseil au besoin. Il sait qu'il est *"aussi difficile de bien dire une chose que de peindre une chose"* (16), et se garde bien de décourager son ami ; bien au contraire il l'incite à s'exprimer en vers le plus possible.

Vincent a été très sensible à la musique. Il avait essayé, durant son séjour à Nuenen, en 1884, chez ses parents, d'apprendre le solfège et le piano. Il lui en est resté le goût de la musique et le langage propre à cette discipline. Aussi il compare l'harmonie créée par le jeu des couleurs à celle qui se dégage d'une symphonie. Il emploie pour parler de peinture, parfois, des termes qui émaillent habituellement une partition : scherzo, adagio, bernois ou gamme. Il semble que ce soient particulièrement les œuvres de Wagner qu'il ait appréciées, il s'y réfère souvent et le nom du grand compositeur allemand revient presque dans chacune de ses allusions musicales.

Quant aux écrivains, Van Gogh dans ses lettres, les cite souvent, en conseille la lecture à son frère ou sa sœur, les commente aussi. Son désir de pénétrer l'âme provençale lui fait rechercher les textes se rapportant à la Provence, aussi le "Tartarin" de Daudet constitue-t-il une de ses premières lectures arlésiennes. Il essaie, par la suite, de lire d'autres œuvres de Daudet, comme "l'Immortel", mais n'y trouve pas le charme, la verve des "Tartarin". Il apprécie beaucoup Voltaire, Zola, Balzac, les frères Goncourt, Flaubert et Loti. Il relit Michelet, Renan qui avaient autrefois, su le charmer, mais qu'il avait rejetés dans la période mystique où il se croyait, dans le Borinage, fait pour l'évangélisation. Il revient à Dickens et découvre Tolstoï. Un de ses contemporains l'a particulièrement marqué : c'est Guy de Maupassant ; Vincent, justement, envie son frère d'avoir pu rencontrer l'écrivain venu admirer une exposition organisée par

Théo. Après "La maison Tellier" et "Bel-Ami", Vincent parcourt "Miss Harriet", "Pierre et Jean", "Monsieur Parent". C'est dans la préface de "Pierre et Jean" qu'il est heureux de trouver justification de la *"liberté qu'a l'artiste de créer une nature plus belle, plus consolante."* (15) En effet, tout comme il désire, dans un tableau, *"dire quelque chose de consolant comme une musique."* (16), Vincent ressent le besoin d'exagérer sa vision des choses pour leur faire exprimer les idées, les sentiments qu'elles ont fait naître en lui. Il précise : *"au lieu de chercher à rendre ce que j'ai devant les yeux, je me sers de la couleur plus arbitrairement pour m'exprimer fortement."* (17) Ainsi dans le portrait du poète, Vincent veut montrer que l'imagination du poète l'entraîne vers de grands rêves, vers des improvisations allant s'élargissant à l'infini ; pour rendre cette impression il exagère le blond de la chevelure qui *"arrive aux tons orangés, aux chromes, au citron pâle"* (17) des tons qu'il oppose au bleu vif du fond, un bleu qui évoque, par sa densité, la profondeur de l'infini. Pour le portrait du bouvier de Camargue : Patience Escalier, une démarche similaire conduit Van Gogh. Comment a-t-il réussi à peindre cet *"homme terrible"* bruni, tanné, cuit véritablement par son travail en *"pleine fournaise de la moisson, en plein midi"* ? Il l'explique en quelques mots : *"des orangers fulgurants comme du fer rougi, de là des tons de vieil or lumineux dans les ténèbres."* (17)

Les préoccupations de Van Gogh dans ses lettres, ne se bornent pas aux soucis de tous les jours, ni au domaine artistique ; les problèmes qu'il évoque quelquefois sont bien loin de son monde habituel. En mai 1888, à la suite de la lecture d'un livre sur les îles Marquises, il s'indigne de l'extermination d'une tribu d'indigènes anthropophages. Il proteste avec véhémence contre l'action des blancs dans ces pays exotiques. Ces blancs, en introduisant l'alcool, l'argent et la syphilis, n'ont agi qu'avec hypocrisie et avarice, provoqué la stérilité. C'est une critique du colonialisme, une critique peu commune pour l'époque où la tendance générale glorifiait plus le *"bon blanc"* qu'elle ne cherchait à comprendre le sens des coutumes indigènes. Dans ce domaine, comme dans bien d'autres, l'esprit de Van Gogh est en avance sur son temps. Sa pensée se rapproche, à ce sujet, de celle qui a marqué une partie de sa vie, de sa jeunesse, alors que, prédicateur dans le Borinage, il souffrait tant de la condition misérable des mineurs et des pauvres chevaux de mine. Ses protestations contre les patrons de ces mines exploitant ainsi les ouvriers, étaient, elles aussi, très en avance sur les idées de l'époque.

Tous les sujets, vraiment, passent dans les missives envoyées par Vincent à ses divers correspondants. Comme nous le disions plus

haut, il évoque, en quelques mots, parfois, les événements du temps, par exemple le décès de l'empereur Guillaume, ou le passage du général Boulanger dans la vie politique française. Il s'étend davantage en considérations philosophiques sur le sens de la vie et de la mort et discute religion. Il est bien loin du mysticisme exalté de l'année 1878 lorsqu'il se croyait fait pour la prédication évangélique, mais son admiration pour le Christ est toujours aussi profonde, moins sentimentale qu'autrefois mais plus raisonnée, plus lucide certainement. Voici comment Vincent considère le Christ : *"// a vécu sereinement, en artiste plus grand que tous les artistes, dédaignant et le marbre et l'argile et la couleur, travaillant en chair vivante. C'est-à-dire que cet artiste inouï et à peine concevable, avec l'instrument obtus de nos cerveaux modernes, nerveux et abrutis ne faisait pas de statues, ni de tableaux, ni de livres : il l'affirme hautement, il faisait... des hommes vivants, des immortels."* (18) Vincent remarque que le Christ n'a pas écrit sa doctrine, tout son enseignement fut oral et, dit-il, *"ces paroles parlées – qu'en grand seigneur prodigue il ne daignait même pas écrire, sont un des plus hauts – le plus haut – sommets atteints par l'art qui y devient force créatrice, puissance créatrice pure."* (18)

Madame Y. MOUTOT
(A suivre)

- | | |
|-------------------|--------------------|
| (1) - lettre 464. | (10) - lettre 556. |
| (2) - lettre 481. | (11) - lettre 485. |
| (3) - lettre 474. | (12) - lettre 544. |
| (4) - lettre 478. | (13) - lettre 546. |
| (5) - lettre 469. | (14) - lettre B 4. |
| (6) - lettre 480. | (15) - lettre 470. |
| (7) - lettre 527. | (16) - lettre 531. |
| (8) - lettre 553. | (17) - lettre 520. |
| (9) - lettre 559. | (18) - lettre B 8. |

LE COLLEGE FRÉDÉRIC MISTRAL

Dans de précédents bulletins des A.V.A. (1), M. Garagnon a déroulé la trame historique des principaux événements qui ont marqué l'existence du collège Frédéric Mistral d'Arles de 1907 à 1977.

Dans une tranche de temps plus réduite, un "très ancien" élève va essayer de compléter cette intéressante étude en projetant un éclairage plus précis et plus intime sur les onze années consécutives (de 1927 à 1938) où il y a connu la vie de pensionnaire.

Avec le recul du temps ces souvenirs s'ordonnent selon quelques caractéristiques majeures dont je retiens notamment la stabilité, la rigueur et le climat familial.

Une telle approche ne saurait revêtir un caractère de témoignage, à la fois vivant et sincère, s'il ne comportait le rappel des noms de quelques uns des intéressés dont nous gardons généralement un souvenir amical ou ému suivant leur situation dans le rapport "élève-enseignant".

I. LA STABILITÉ

La stabilité est en quelque sorte consignée dans les petits opuscules qui, avec le titre de "palmarès", étaient lus et distribués au terme de chaque année scolaire, lors de la séance solennelle de la distribution des prix.

Il m'arrive de les feuilleter, à la recherche du nom oublié d'un professeur ou d'un ancien "collègue" de classe. Même format, même présentation par le même imprimeur F. Berthier, ils ne diffèrent que par la couleur de la couverture. En première page figure la date de la distribution des prix ; toujours un 13 juillet. La rentrée prochaine, en dernière page, est fixée, ne varietur, au 1^{er} octobre pour les internes, au 2 octobre pour les externes, avec un décalage d'un jour lorsque ces dates tombent un dimanche.

Chaque année la présidence de la cérémonie est assurée par une personnalité qui peut être le président des anciens élèves, F. Calment, en 1929, l'inspecteur primaire, M. Masson, en 1930, le sous-préfet, M. Dautresme, en 1932, le conseiller d'arrondissement, H. Bellon, en 1934. C'est devant une impressionnante scène du théâtre municipal, occupée par la totalité du corps enseignant en toge, attributs et décorations, que le discours d'usage est prononcé sur un sujet correspondant à la discipline

(1) bulletins n^{os} 30 à 35

de l'orateur. M. Biasse, en 1929, nous brosse un tableau d'histoire locale, M. Macchia, en 1930, brille dans un sujet de littérature classique. De quoi peut nous entretenir M. Gillardeaux si ce n'est de gymnastique et de jeux olympiques, en 1933, et M. Sunyach de sciences naturelles, en 1934 ? Dans le créneau ménagé pour l'école supérieure qui partage les mêmes locaux M. Lourdin nous raconte, en 1932, la réception fastueuse à Arles de Louis XIII, si mes souvenirs sont exacts.

En revanche, bien peu de changements dans la liste des personnels du collège, à la page 2 de ces mêmes bulletins. Pendant onze ans, en effet, le même principal, M. Pêcheux, symbolise la pérennité de l'institution avec sa froide rigueur, ses longues moustaches roulées en pointes, son écriture régulière si caractéristique avec des déliés filiformes et des pleins exagérément appuyés. Il paraît constituer un couple indissociable avec le surveillant général Ferrari. Ce dernier constituant la cheville ouvrière de l'administration, est partout, sait tout, connaît mieux que personne les états d'âme de chaque élève et plus particulièrement des pensionnaires, et cela depuis fort longtemps. Ne dit-on pas qu'il continue, en 1938, par habitude, à se faire tailler sa grande barbe rue de la République, depuis le temps où le collège était encore au palais de Laval : c'est-à-dire en 1905 ! on l'appelle "le cosi". Il a une grande expérience de l'autorité. Il sait se faire craindre sans avoir trop à sévir car ses déplacements sont aisément décelables au tintement du grelot du petit chien qui le précède et à la forte odeur du tabac, riche en nicotine, qui l'enveloppe constamment.

En troisième position sur la liste figure encore le médecin Béraud, qu'on ne voit guère au collège que le jour de la vaccination obligatoire pratiquée dans la salle du réfectoire et qui est loin d'avoir la réputation de son confrère, le dentiste, Dauphin, qui ne manque pas chaque année de venir prononcer la même conférence anti-alcoolique que nous accueillons avec une certaine dérision.

Pareille stabilité se retrouve à tous les niveaux, qu'il s'agisse du corps enseignant, du personnel de service, des élèves eux-mêmes.

Une génération de collégiens arlésiens a ainsi bénéficié d'une formation classique jusqu'à la caricature, avec des professeurs de lettres comme M. Troncard et M. Macchia dont les deux lobes du cerveau nourris l'un de grammaire grecque ou latine, l'autre de littérature française, paraissaient baigner dans un bain de culture résolument provençale qu'il n'était pas de bon ton, à l'époque, de manifester officiellement. Le premier se défoulait dans le cadre de

l'Académie d'Arles dont il fut un conférencier assidu. Le second se laissait aller à évoquer la similitude des paysages helléniques et romains avec ceux de sa "Venise provençale" natale chantée par son idole Charles Maurras.

M. Biasse était le titulaire permanent d'une chaire d'histoire créée tardivement au collège d'Arles, collant fidèlement au programme d'un manuel qui, pour s'appeler le Mallet, puis le Mallet et Isaac, puis l'Isaac tout court, n'en comportait pas moins les mêmes gravures, les mêmes titres de chapitres et les mêmes légendes de notre histoire nationale. En revanche, on était discret sur le passé de notre cité si riche en vestiges, au point qu'on pouvait fréquenter pendant une décennie ce vénérable établissement sans entendre dire que c'était un ancien couvent. N'aurait-il pas été fort instructif de faire le parallèle entre les grands événements qu'ont été la Ligue, la Révolution, la Restauration, et le passage de l'ordre des franciscains de l'Observance à celui des Récollets, puis aux Carmélites ?

Il ne faut certes pas imputer au changement trop fréquent de professeur le fait qu'aucun élève n'ait jamais su parler anglais au terme de sept ans d'études dans la classe de M. Lafoux. C'était peut-être la faute à la méthode livresque qui débutait en 6^e par "Tom-Tit-Tot" et se terminait en terminale par le "English Traits" d'Emerson, en s'appuyant sur l'étude de listes impressionnantes de noms, verbes et adjectifs, tirés d'un "practical word book" qui comptait aussi des proverbes et expressions que de véritables anglais m'ont avoué, plus tard, n'avoir jamais connus.

Je n'ai connu qu'un seul professeur de dessin, M. Gadiot, ce gardian amateur, venu des Charentes, qui avait tout assimilé de la Camargue à l'exception de l'accent qu'il conservait très pointu pour prescrire, au début de chaque année scolaire, l'achat du papier canson, de la boîte de "crayolor" et du crayon "mindplomb" qui servirait à tracer à main levée la redoutable bouteille.

Même omniprésence, dans l'espace et dans le temps, du professeur de gymnastique, M. Gillardeaux, auquel il fallait beaucoup de foi en sa discipline pour développer souplesse et musculation chez la totalité des élèves qui, été comme hiver, n'avaient d'autre point de déshabillage que l'abri du préau et la cour pour salle d'exercice. Chaque classe à tour de rôle évoluait ainsi en plein air et la voix du professeur rythmant les mouvements de la tête, des bras, du tronc et des jambes, emplissait les salles studieuses : une, deux, trois... quatre, une, deux, trois,... quatre, pour finir, comme une soupape, par le traditionnel ce...ssez, relayé ensuite par le sifflet strident de l'arbitre des grands jeux qui meublaient la deuxième partie de la séance.

La continuité apparaissait encore dans la fiction du professeur d'allemand qui n'avait jamais plus de cinq à dix élèves pour l'ensemble de toutes les classes secondaires, ceux qui étaient arrivés en cours de scolarité d'un lycée du Nord ou de l'Est, après avoir débuté dans la langue de Goethe. Et jusqu'à son départ à la retraite, en 1938, M. Camille Pommaret, ce professeur au caractère si doux, ne justifiera son poste qu'en enseignant le grec.

On pourrait parler de M. Sunyach, le professeur d'histoire naturelle, qui accordait autant d'importance aux boîtes d'allumettes (type ménage) qu'on lui apportait, qu'aux insectes de sa collection qu'elles devaient contenir. Mais dans le domaine des sciences la mouvance des enseignants est plus grande. Serait-ce un symptôme du moindre intérêt porté aux sciences ? On pourrait le croire en remarquant que dans le palmarès les professeurs de lettres sont cités les premiers, que la classe de philo. passe avant celle de mathém., que l'ordre des prix est toujours : excellence, tableau d'honneur, grec, latin, composition française, langues, histoire, géographie, mathématiques, sciences naturelles...

Répétiteurs et surveillants qui mènent de front la fin de leurs études supérieures et une charge de surveillance bénéficient eux aussi d'une durée exceptionnelle puisque M. Ferrand qui terminera en 1968, comme surveillant général, est déjà répétiteur en 1931, que Castellani et Malaspina figurent au palmarès trois ans de suite et Fratani cinq ans. Avec Salini, Battini, Giovanni, on devine l'origine du recrutement qui me fait allègrement accepter qu'on accentue indûment mon nom pour bénéficier du préjugé favorable.

Tout ce qui est dit pour les enseignants est encore plus vrai pour les personnels de service, au point qu'en onze ans je n'ai vraiment connu qu'un concierge, M. Thome, qui ignorant l'inflation, vendait toujours 5 sous le "petit pain" de 10 heures et arrivait deux fois par jour dans la classe, avec l'assurance d'un inspecteur, pour relever le nom des absents. Les élèves étaient tellement habitués à ses faits et gestes que leurs oreilles exercées décelaient le moment où il décrochait la chaîne, en sorte que lorsqu'il faisait tinter la cloche marquant la fin des cours, tout le monde avait déjà commencé à replier ses affaires.

Pendant des décades, la cuisinière Marie a régné en maître devant ses fourneaux à charbon, préparant des menus hebdomadaires rigoureusement semblables. Il y avait le jour des pâtes trop cuites, celui des haricots blancs en sauce, les épinards aux crabes, la purée verte de pois cassés, l'heureux jour des frites. Marie participait au service, disposait les plats sur "les tables, amenait le "rab" et servait individuellement les plus petits en appuyant sa gorge redondante sur les épaules de chacun.

Aussi omniprésente que sa sœur, Catherine, l'éternelle femme de chambre, participait à ces repas en distribuant les morceaux de pain qu'elle tenait dans les pans de son ample tablier replié, en les lançant à ceux qui levaient la main et claquaient des doigts pour indiquer qu'ils en désiraient encore. Le malheur voulait qu'elle eût pour nom patronymique celui de Taurot. S'appeler Taurot à Arles ! Vous imaginez aussitôt l'élève à court de pain élevant les deux bras à la manière du "banderillero" et lançant chaque fois la même plaisanterie, "biou ! biou !" qui avivait le caractère réputé acerbe de notre brave porteuse de pain.

Dans ce milieu qui, à l'échelle d'une décade, peut paraître immuable, les élèves progressent de classe en classe. Chaque année voit une classe d'âge disparaître après le bac et une nouvelle se constituer au bas du primaire. Mais, à l'intérieur du couloir, les jeunes se serrent les coudes, apprennent à se connaître, deviennent familiers. Revenons encore à nos "palmarès" et prenons à titre d'exemple la classe de première en 1937 : nous comptons 14 élèves. Compte tenu de quelques individualités ayant redoublé ou sauté une classe, six d'entre eux figurent au palmarès de 1929 et connaissent donc depuis au moins neuf ans, les huit autres depuis six ans. Il en résulte, dans la pratique, une cohésion qui impose une marque indélébile, au point que, en 1983, c'est-à-dire 46 ans plus tard, la notion de camaraderie instinctive a subsisté malgré les orientations professionnelles différentes, la dispersion géographique, les avatars des vies familiales.

De notre classe de 14 élèves, seul l'un d'entre eux, Puitg, ne paraît avoir conservé aucun lien avec Arles. Champel, Landriot, Pinus, Guerri, ne l'ont jamais quittée. D'autres y sont revenus à l'âge de la retraite et c'est ainsi qu'on revoit Tomasi et qu'on entend parler de Richard, replié à Mouriers. Lorsque je rencontre Peyrade, dans sa villa estivale des Saintes, nous parlons d'Applanat qui s'est retiré à Marseille, d'Agnel qui est pasteur dans une ville du centre et nous pleurons sur le sort de Sellier, lui le véritable saintain, qui envisage de finir ses jours à Dunkerque, "amoundaù sis li mountiho !". Faites halte à la cure de St. Cannat, vous y serez amicalement accueilli par le révérend Squélard, mais soyez prudent, en rendant visite à Picard, qu'il ne laisse pas tomber son patient en cours d'opération pour venir vous taper sur l'épaule. Faisons maintenant le compte : avec votre serviteur, nous arrivons bien au chiffre de 14.

Pareille vitalité du souvenir n'est certainement pas le résultat d'un système figé, mais plutôt d'un équilibre et d'une harmonie qui permettaient à l'élève de se consacrer tout entier à l'étude sans être préoccupé par la perspective de changements fréquents et brutaux, facilitant l'éclosion naturelle d'une confiance dans l'enseignement et d'une sympathie avec le milieu matériel et humain.

Cette ambiance favorable à la réflexion ne faisait d'ailleurs que souligner la réalité d'une évolution lente et tranquille dont nous étions les témoins conscients. En regardant, par exemple, vers un proche passé, nous écoutions en souriant les expressions vieillotées de nos aînés qui parlaient de "rhétorique" et "d'humanités" là où nous employions déjà les expressions de classe de première et de seconde. Rappelons, à contrario, un événement particulier qui constituait une ouverture indéniable sur l'avenir. Le professeur de physique, le si dévoué M. Pons, écoute la conversation de ses élèves de math-élem. qui commentent un film récent sur la bataille de l'or. "Non, intervient le prof., la transmutation du plomb en or n'est pas de la science fiction, ni la transposition d'un quelconque récit cabalistique, c'est une extrapolation d'une réalité que des savants, qui ont nom Curie ou Joliot, sont en train de révéler". Et de nous consacrer un cours, évidemment hors programme, à cette physique nucléaire naissante qui nous ébahit et nous fait entrevoir des lendemains changeants.

Marcel AUDEMA
(à suivre)

L'ÉVANGÉLISATION PRIMITIVE DE LA PROVENCE JUSQU'AU CONCILE D'ARLES (314)*

(Suite)

LE CADRE : LA PROVENCE ROMAINE

La conquête :

Les premières manifestations de la présence romaine dans ce qui deviendra la Provence actuelle, remontent assez loin dans le temps. En effet, d'étroites relations s'étaient établies, dès le IV^e siècle avant Jésus Christ, entre les latins de Rome et les Phocéens de Marseille, qui dominaient les côtes de la Provence (Arles entre autres, était l'un de leurs comptoirs commerciaux).

L'alliance se resserrera au fil des ans, ce qui permettra même à Cicéron d'écrire plus tard que "les Marseillais sont les plus fidèles alliés des Romains".

Quoi qu'il en soit, les Romains viennent en 125 avant Jésus Christ au secours de leur alliée Marseille attaquée par les Oxybiens et les Déciates : les Massaliotes les accueillent comme des libérateurs sans soupçonner que, s'ils n'étaient que de paisibles marchands ne s'intéressant qu'à leur négoce, les Romains, eux, étaient des conquérants.

Rapidement donc, ces alliés deviendront des envahisseurs, et même s'il lui semblera garder quelque indépendance, au début du moins de la colonisation romaine, dans le choix de sa religion et de ses coutumes, la Provence fera bientôt partie intégrante de l'empire romain, et la civilisation latine façonnera bel et bien la vie de cette région à son image.

La première tentative d'organisation administrative de la Provence date de 118 avant Jésus Christ.

Domitius Ahénobarbus – consul en 122 – fonde la première colonie romaine hors d'Italie, la ville de Narbo Martius "capitale" de la province de Narbonnaise qui, définitivement organisée par Auguste en 27 avant Jésus Christ, s'étendra de Toulouse jusqu'aux contreforts des Alpes.

Entre-temps, la Narbonnaise a eu à sa tête, de 58 à 49 avant Jésus Christ, "le plus fameux des proconsuls", Jules César. Pompée est alors le maître de Rome, et sous son influence, le Sénat pratique une politique nettement hostile à César, qui entre alors en lutte avec Pompée.

Au cours de cette lutte, Marseille a le tort de se ranger du côté du futur vaincu, Pompée ; alors qu'Arles a suffisamment d'intuition politique – ou de chance – pour se mettre du côté de César.

* C.F. bulletin n°51 page 24

Arles s'engage à livrer à ce dernier, dans un délai très court (un mois) douze galères pour attaquer sa rivale commerciale, Marseille. Ce qui nous prouve qu'à l'époque déjà, Arles était un important port, disposant de chantiers navals perfectionnés. Ainsi, la chute de Marseille en 49 avant Jésus Christ, donne à Arles la prépondérance sur le littoral et la basse vallée du Rhône, et, dans une certaine mesure, annonce une ère génératrice de prospérité pour le midi de la Gaule, facilitant pour les habitants de la "Provincia Romana" l'assimilation rapide de la latinité, et leur assurant un développement économique qui sera plus tard l'une des conditions principales de la pénétration des doctrines chrétiennes dans toute la région.

Le développement de la "Provincia" :

Immédiatement après sa victoire sur Marseille, César s'occupa d'organiser la nouvelle province.

La plus grande partie du pays continua à faire partie de la Narbonnaise créée en 118 et restée sous le contrôle du Sénat, qui y délégua chaque année un de ses membres comme gouverneur (le proconsul) ainsi que son auxiliaire financier (le questeur). Le territoire fut partagé en 15 cités dont 11 eurent rang de colonies.

Dans la liste de ces cités, on retrouve les noms de celles qui envoyèrent des délégués au concile d'Arles en 314, et qui possédaient donc à cette époque un évêché important : ce sont les cités d'Arles, de Marseille, de Vaison, d'Orange, auxquelles on ajoute celle de Vienne, dont la position sur le Rhône était presque aussi importante que celle d'Arles, et dont la réforme administrative de Dioclétien devait faire la capitale de la nouvelle province de Viennoise, dans laquelle se trouvèrent englobés les anciens territoires de la Narbonnaise situés entre le Rhône et les premiers contreforts des Alpes.

Dans une région où les hommes s'étaient façonnés de longue date à la vie municipale, parsemée de villes indigènes, l'implantation romaine fut aisée et apporta la prospérité : le développement du réseau routier et l'accroissement des relations commerciales, au départ d'Arles, de Marseille et de Fréjus, avec les autres ports du pourtour de la Méditerranée, permirent la diffusion de toute une civilisation.

La romanisation fut rapide et profonde, ce qui permit plus tard à Pline d'écrire : "Par la culture des champs, par la dignité des hommes et la gravité des mœurs, par l'ampleur des ressources, elle (la Provence) l'emporte sur les autres provinces ; plus qu'une province, c'est une autre Italie."

Dans les premières décennies de notre ère, alors que les enseignements de Jésus n'ont guère dépassé les limites de la Palestine, on trouve donc réunies en Provence à peu près toutes les conditions favorables au développement du christianisme ;

conditions que l'on retrouve par exemple dans une ville telle que la capitale, Rome. La proximité immédiate de la mer, qui dès cette époque, unit plus qu'elle ne sépare les différentes parties de l'empire en facilitant les échanges commerciaux et culturels ;

Une population cosmopolite : Grecs et Asiatiques se mêlent aux Latins et aux Gaulois dans les ports comme Arles ou Marseille. Des facilités de transmission (routes), et une urbanisation poussée : c'est dans le petit peuple des villes que le christianisme a trouvé ses premiers adeptes, même si l'on retrouve parfois des vestiges témoignant de la présence de chrétiens parmi les membres de la haute société : ainsi le sarcophage arlésien d'Hydra Tertulla et d'Axia Aeliana, une grande dame du III^e siècle et sa fille, secrètement converties au christianisme.

Jésus fut crucifié à Jérusalem en 30 : même s'il n'existe pratiquement pas de preuves formelles, c'est certainement des années suivant immédiatement la crucifixion qu'il faut dater les premières "incurSIONS" des chrétiens en Provence.

LA PÉNÉTRATION DU CHRISTIANISME LES TRADITIONS ET L'HISTOIRE

Il existe un faisceau de traditions très solidement établies concernant l'évangélisation primitive de la Provence.

L'examen des éléments de ces traditions, ainsi que des vestiges archéologiques ou épigraphiques qui ont pu parvenir jusqu'à nous a donné lieu à de nombreuses controverses, et il semble que l'on ne soit pas encore parvenu à démêler clairement le vrai du faux, l'historique du légendaire dans tous ce "corpus" qui varie d'ailleurs suivant les commentateurs et les régions.

Quoi qu'il en soit, deux courants principaux s'affrontent : le premier regroupe les défenseurs de la thèse selon laquelle l'évangélisation "active" de la Provence aurait commencé dès le I^{er} siècle, voire à l'époque apostolique.

Quant aux tenants de la thèse opposée, ils n'accordent qu'une importance restreinte aux chrétiens dans la vie de la région au cours des trois premiers siècles de notre ère, ne datant d'une façon certaine la création des évêchés principaux (Arles) que des années 50.

Les traditions : Saint-Trophime d'Arles - Le groupe de Béthanie.

Examinons donc tout d'abord les éléments des légendes qui ont le plus occupé les commentateurs du Moyen Âge, qui les ont développées à l'occasion de controverses sur la question de la primatie de l'église d'Arles, ou de l'origine des cultes locaux (autel des Saintes-Maries-de-la-Mer, grotte de la Sainte-Baume) ; à savoir la légende de Saint-Trophime d'Arles et celle du "groupe de Béthanie".

Saint-Trophime :

La "biographie" trophimienne est assez élaborée, et les éléments de sa légende relativement stables. M. Rouquette, conservateur des musées d'Arles, en rappelle l'essentiel dans son ouvrage "Provence romane" : Né à Éphèse, en Asie Mineure, Trophime ne tarda pas à devenir le disciple direct de Saint-Paul, puisqu'il est mentionné deux fois dans les actes des Apôtres, et une fois dans l'épître à Timothée.

Lorsque après l'Ascension, Paul va se fixer à Rome, Trophime l'accompagne, avec plusieurs autres disciples qui seront bientôt comme lui envoyés en Gaule. C'est ainsi que Trophime arrive en Arles, d'ailleurs peu avant l'arrivée aux Saintes-Maries-de-la-Mer de Marie Madeleine et de ses amis.

Trophime trouve dans ce grand port une petite communauté de Juifs et de Syriens de langue grecque. (Ce qui est très vraisemblable : le port d'Arles était probablement le plus important de la région et les étrangers s'y trouvaient en grand nombre). C'est ainsi que Trophime commence à prêcher dans un cimetière selon l'usage situé hors de la ville, et qui deviendra celui des Alyscamps. À l'occasion, il se retire dans une grotte creusée au flanc d'une colline, où s'élèvera l'abbaye de Montmajour. Finalement, il se dévoilera à la population en interrompant un sacrifice public où allaient être immolés trois jeunes enfants (?) et parvient à convaincre le préfet du prétoire, qui lui accorde une salle de son palais pour fonder le premier oratoire.

Au bout de dix ans d'apostolat, Trophime éprouva le désir de retourner à Éphèse pour retrouver Saint-Paul et l'accompagner à nouveau dans ses voyages et sa captivité de Rome.

Trophime est encore avec lui pour le voyage en Espagne qui conduit Paul en Arles où il séjourne dans une petite maison proche des arènes et il le suit à son retour vers l'Asie. Cet épisode insolite a pour objet d'assurer la concordance avec l'épître à Timothée, dans laquelle Paul annonce avoir laissé Trophime malade à Milet, permettant ainsi la confusion entre le Trophime disciple de Saint Paul et son homonyme d'Arles.

Des miracles jalonnèrent le reste de sa carrière arlésienne, dont celui dit de "l'agenouillade", ainsi nommé d'après la trace laissée sur le rocher par le genou de Jésus lui-même au cours d'une cérémonie de bénédiction du cimetière des Alyscamps.

Enfin après une vie consacrée à l'évangélisation de la région, Trophime mourut et fut inhumé aux Alyscamps. C'est ainsi que l'église médiévale d'Arles voyait ses origines.

Ce sont donc les éléments de la légende de Saint-Trophime : bien sûr elle comporte un certain nombre d'improbabilités, mais aussi des faits qu'il est impossible d'infirmer comme de confirmer. Cette légende s'est constituée en trois étapes principales : au V^e siècle, la proclamation par le pape de la mission

apostolique de Trophime en Gaule, justifie la primatie accordée à l'église d'Arles et correspond à la construction d'une nouvelle basilique. Vers 972, on dépose pour la première fois les reliques du confesseur restées aux Alyscamps dans la basilique, et l'assimilation entre le saint arlésien et le Trophime des Actes des Apôtres se précise.

Enfin, au XII^e siècle, la légende trouve son plein épanouissement parallèlement à la construction de la cathédrale romane et à sa décoration.

À cette date donc, la légende de Trophime est bien établie : il nous reste à voir ce que l'on peut réellement penser de la fondation de l'église d'Arles.

Le groupe de Béthanie :

On désigne par ce nom le groupe de disciples qui seraient parvenus en Provence quelques années après la mort du Christ, et qui seraient responsables de l'évangélisation de la majeure partie de la région.

De prime abord, cette légende nous apparaît plus complexe, et plus sujette à caution que celle de Trophime.

En effet, si les commentateurs s'accordent à dire que le moyen de locomotion qui permit à ce groupe de disciples du Christ de gagner les rivages provençaux fut un frêle esquif, les divergences apparaissent quand il s'agit de mettre un nom sur les figures mythiques de ces saints.

Jacques de Voragine, dans "la légende dorée", qui date de la fin du XIII^e siècle, place dans la barque miraculeuse saint Maximin, l'un des soixante et douze disciples du Christ, la famille de Béthanie, c'est-à-dire Lazare le ressuscité, sainte Marthe, et sainte Marie-Madeleine (n'entrons pas dans la controverse au sujet de l'identification de cette Marie avec Marie de Magdala, et avec la pécheresse anonyme mise en scène par saint Luc (7.36-50). Il ajoute aussi Martille (Marcelle), suivante de Marthe, ainsi que Cédon (Sidoine), l'aveugle guéri par Jésus.

Parfois (c'est la tradition la plus courante), on trouve en plus Marie-Jacobé, Marie-Salomé et leur servante Sara, patronne des gitans, qui sont des saintes plus "locales".

Controverse aussi au sujet de la détermination du lieu qui vit l'arrivée de la barque des saints. Curieusement, Voragine le place dans le port de Marseille, alors que la tradition la plus commune fait des rivages désolés de la Camargue le lieu consacré où tous ces personnages foulèrent le sol provençal pour la première fois. Quoi qu'il en soit, les membres du groupe se dispersèrent, et l'on retrouve leur trace à travers toute la Provence, route jalonnée de faits miraculeux.

Sainte Marthe, tout d'abord, qui délivre la ville de Tarascon d'un horrible dragon, la Tarasque : Tarascon qui auparavant s'appelait Jarnègues (du nom d'une île du Rhône) et qui prit son nom actuel à la suite de la victoire de Marthe sur le monstre.

La sainte fonda un oratoire dans la ville, et y reçut la visite de saint Maximin, de Trophime d'Arles, et même d'Eutrope d'Orange, ce qui, historiquement, placerait l'épisode au II^e siècle.

On attribua à la tombe de la sainte d'innombrables vertus thérapeutiques, dont Clovis lui-même, dit-on, fut l'un des bénéficiaires.

Marie-Madeleine, pour sa part, après avoir converti la population de Marseille et accompli de nombreux miracles, se retira dans une grotte isolée et y demeura trente ans, dans un état de spiritualité totale : c'est l'origine du culte de la Sainte-Baume.

Lazare devint évêque de Marseille, et Maximin évêque d'Aix. D'autres membres du groupe eurent des fortunes diverses : Cédon, ou Sidoine, devenu saint Restitut (Restitutus est ei visus), fonda l'église de Saint-Paul-Trois-Châteaux dans le Tricastin. Enfin, sainte Marie-Jacobé, sa soeur Marie-Salomé et leur servante Sara, furent l'objet d'un culte vivace aux Saintes-Maries-de-la-Mer.

Jean-Maurice TEURLAY
(à suivre)

LAURÉATS DES AMIS DU VIEIL ARLES

Ont reçu un diplôme pour la restauration de leur maison, immeuble ou magasin :

M. Roger Desjardin pour l'Hôtel d'Arlatan, 26 rue du Sauvage ;
M. Mario Marcellin pour son immeuble, 14 rue Dominique Maïsto ; M. Jacques Martin-Raget pour son immeuble, 7 place Honoré Clair ; M. Robert Bouchet pour son magasin "Chris", 46 rue de la Roquette ; M. Bernard Martin pour son immeuble, 16 rue Jouvène ; M. Yvon Arnaudo pour son immeuble (copropriété), 8 rue Balze ; M. Jean Carbonnel pour son immeuble (copropriété), 6 rue Balze ; M. Jules Antoine pour son immeuble, 2 place Antonelle ; M. Jean-Paul Capitani pour l'aménagement du passage du Méjan ; M. François Kanon pour son habitation, 73 impasse Genive ; M. Jean Consolin pour son habitation, 7 rue Parade ; Mme Irène Dalle-Luche pour son immeuble, 11 rue des Vinatiers ; M. Coignet pour son immeuble, 46 rue Amédée Pichot ; M. Chalaye pour sa maison, 38 rue Balechou.

N'OUBLIEZ PAS VOTRE COTISATION 1984.

Ainsi qu'il a été annoncé dans l'éditorial du bulletin n° 51, les Amis du Vieil Arles sont heureux de commencer dans le présent numéro la publication de larges extraits du mémoire rédigé par Melle Anne FRESSYNET en 1979. Ce travail, destiné à obtenir le diplôme de l'École du Louvre, a pour titre : "le décor intérieur de la fin du Moyen Âge à la fin du XIX^e siècle à St Trophime d'Arles"; il comprend aussi un catalogue raisonné dont l'essentiel sera publié dans les prochains bulletins.

Pierre NÉRI.



PORTRAITS DES ARCHEVÊQUES D'ARLES DU XVII^e ET DU XVIII^e SIÈCLE

En commençant cette "galerie" de portraits avec Gaspard du Laurens, premier archevêque du XVII^e siècle, nous tournons les dernières pages de l'histoire de l'Église d'Arles. Mais pourquoi Gaspard du Laurens ? Ce choix s'explique par le sujet de cette étude : le mobilier de Saint-Trophime concerne plus particulièrement les archevêques du XVII^e et XVIII^e siècle ; puis, par le tournant décisif qu'a pris l'Église grâce au concile de Trente. Lentement, la Réforme catholique s'est installée et un esprit nouveau a animé ces dernières figures de l'Église d'Arles. Mais ce virage ne s'est pas fait brutalement.

Après une période où les prélats, fort peu intéressés par leur charge, se distinguèrent avant tout par le cumul des bénéfices et la non-résidence, la fin du XVI^e siècle vit s'installer sur le siège d'Arles deux personnages, Silvio de Sainte-Croix et Horace

Montano, qui établirent les premières bases de cette réforme. Avant eux, et au tout début du siècle, Jean VII et Jean VIII Ferrier, "de mœurs strictes et de haute culture" (1), introduisirent la Renaissance dans le diocèse d'Arles, dotant l'église de stalles, d'un autel et d'une chapelle (Saint-Jean-Baptiste ou des Ferrier), qui s'écroula en partie en 1793, faute d'entretien.

L'Église-institution, en même temps que la décoration intérieure de la métropole, devait, pendant ces deux siècles, prendre un nouveau visage.

ARCHEVÊQUES DU XVII^e SIÈCLE

Gaspard du Laurens (1603-1630)

Tout au long du XVI^e siècle, le siège d'Arles fut occupé par des prélats étrangers, italiens ou espagnols ; la nomination en 1603, d'un Arlésien était de bon augure pour les années à venir. André du Laurens, premier médecin d'Henri IV, obtint cet archevêché pour son frère, d'abord abbé de Sénanque, puis de Saint-Pierre de Vienne. Né en 1567 à Arles, Gaspard du Laurens était issu d'une famille de médecins, son père et trois de ses frères exerçaient cette profession. Il fut sacré par un autre de ses frères, l'archevêque d'Embrun.

Son activité réformatrice est relatée par tous les historiens. Il fit venir pour le seconder dans sa tâche, de nombreuses congrégations : les Capucins à Martigues (1604) ; en Arles, les Minimes (1610), les Oratoriens (1616), les Ursulines (1624), les Jésuites (1625), les Augustins (1627) et les Visitandines (1629). Tous les trois ans, il visitait son diocèse. Le procès-verbal de la visite de Saint-Trophime en 1616, est un modèle de travail, précis et consciencieux. Le goût et la vénération des reliques qui se développa au XVII^e siècle, et le culte des saints, portèrent Mgr. du Laurens à faire construire une trentaine de nouveaux reliquaires d'or ou d'argent, qui vinrent s'ajouter au trésor déjà très riche de Saint-Trophime. La Sainte-Arche faite en 1341, mentionnée dans tous les inventaires de reliques (2) jusqu'à la Révolution, en constituait la châsse la plus précieuse.

Elle était en vermeil, garnie de plaques d'argent et représentait une chapelle gothique de quatre pans de long, deux de large et autant de hauteur (3). Conservée dans la partie la plus haute du sanctuaire, elle n'était exposée à la dévotion des fidèles que le jour de Saint-Trophime.

Dévoué et généreux envers son diocèse, il le fut aussi pour son église. Il prit un soin tout particulier à la construction, en 1620, de la chapelle des Rois, puis à sa décoration, ayant appelé quelques temps auparavant, pour peindre le tableau du retable, le célèbre flamand, Louis Finson, qui exécuta également "La Lapidation de saint Étienne".

Le 12 juillet 1630, Gaspard du Laurens mourut dans son château de Salon, mais il fut ramené en Arles "dans son carrosse couvert de noir" (4) et enseveli dans sa chapelle. Quelques années plus tard, le chapitre fit élever à sa mémoire un tombeau très personnalisé et digne de l'homme, sur lequel tous les récits s'accordent pour louer la grandeur d'âme et la piété.

Jean Jaubert de Barrault (1630-1643)

Le pontificat de cet archevêque, originaire du Sud-Ouest de la France, ne fut pas moins fécond puisqu'il poursuivit l'œuvre réformatrice de Mgr du Laurens, mais nous ne possédons sur lui que peu de détails. Il eut sans doute la malchance, au regard des historiens, de se trouver entre deux illustres personnages, Gaspard du Laurens et François de Grignan.

Abbé de Saint-Pierre de Solignac, puis évêque de Bazas, Jean Jaubert de Barrault fut nommé en 1630 à l'archevêché d'Arles. Il reçut les Augustins déchaussés et les Carmélites et usa de tout son pouvoir pour que l'abbé commendataire de Montmajour introduise dans son monastère la réforme des bénédictins de Saint-Maur, en 1634.

L'accroissement de la population et sa nouvelle répartition, poussèrent l'archevêque à réaménager les cadres de la vie religieuse, notamment en Camargue où il fonda en 1636 de nouvelles paroisses, alors que cet immense territoire n'en comptait qu'une seule.

À la même époque, l'archevêque d'Arles eut l'honneur d'être choisi par le pape pour juger les évêques d'Albi, Uzès, Nîmes et Lodève "compromis en 1632 dans la révolte du duc d'Orléans" (5). Il était accompagné des évêques de Saint-Flour et de Saint-Malo, et du coadjuteur de Tours.

L'activité artistique d'Arles et l'aménagement de Saint-Trophime se poursuivaient. Trophime Bigot, peintre "mystérieux", pour les historiens contemporains, peignait en 1635 "l'Assomption de la Vierge". Le prix-fait n'ayant pu être retrouvé, il n'est pas possible de dire si la commande provenait de Mgr du Barrault ou de son chapitre.

François Adhémar de Monteil de Grignan (1643-1689)

Alors que Gaspard du Laurens était issu de la bourgeoisie locale, François et Jean-Baptiste de Grignan, ses successeurs, provenaient de la haute aristocratie provençale, riche et raffinée. Né au château de Grignan en 1603, François de Grignan était, selon madame de Sévigné, parente avec les Grignan par sa fille, "la source du bon sens et de la sagesse" (6). D'abord évêque de Saint-Paul-Trois-Châteaux, il reçut l'archevêché d'Arles en 1643. Dès sa nomination, son activité fut débordante ; tant à Paris où il représenta la province à l'assemblée générale du clergé de

France, que dans son diocèse qu'il visitait très régulièrement. En 1656, il fit construire l'Hôpital général ou Maison de la Charité et appela les religieuses hospitalières de Riom pour s'occuper des malades ; d'Avignon, il fit venir les religieuses du Refuge "pour avoir l'œil sur les femmes et filles de mauvaise vie" (7).

Il fonda également un Mont de Piété, complété par un Mont de Blé. Sans minimiser les bonnes intentions certaines de l'archevêque, il faut sûrement considérer cet intérêt pour les problèmes sociaux comme une politique de prestige.

En 1661, Louis XIV, passant en Arles, voulut lui témoigner son estime et le nomma commandeur de l'ordre du Saint-Esprit. Quelques temps après, la statue de ce même roi, par Dedieu, ornait l'entrée de l'Hôtel de Ville, nouvellement construit. Il est vrai qu'en ce milieu du XVII^e siècle, la vie culturelle "battait son plein" dans la cité d'Arles. L'église Saint-Trophime ne fut pas non plus délaissée ; on assiste notamment à la construction de deux membres formant la nouvelle sacristie (1652 et 1655) et à l'ouverture des portes latérales. Jean Dedieu travailla un peu plus tard au "Saint-Christophe" (1672) et au tombeau de Gaspard du Laurens (1677). À cette époque, François de Grignan était assisté de son neveu, Jean-Baptiste, qu'il avait demandé comme coadjuteur, étant devenu aveugle.

Après avoir gouverné pendant quarante six ans l'Église d'Arles, François de Grignan mourut le 9 mars 1689 et fut enterré dans la chapelle Saint-Genest qu'il avait fait bâtir.

À l'annonce de cette disparition, madame de Sévigné ne tarit point d'éloges sur "le vrai mérite, la rare vertu, le grand esprit et le cœur parfait de ce grand prélat" (8).

Jean-Baptiste Adhémar de Monteil de Grignan (1689-1697)

Ces louanges se transformaient en une haine inconsidérée lorsque madame de Sévigné parlait du coadjuteur qu'elle affublait du sobriquet de "seigneur corbeau" et à qui elle souhaite, après la mort de son oncle, "d'aussi longs remords et une compagnie de dragons longtemps logés dans son cœur" (9). Son activité religieuse en Arles, se confond avec celle de François de Grignan pendant l'épiscopat de ce dernier, mais aucun fait important n'est à retenir à partir de 1689.

Son éloquence l'ayant fait remarquer et apprécier à la cour, il prononça l'éloge funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche. Mais son nom reste avant tout attaché à l'église Saint-Trophime. Mgr de Grignan, "qui avait le goût des beaux bâtiments" (10), entreprit la restauration de son palais archiépiscopal mais surtout de la cathédrale (1695). Les tribunes, les grandes fenêtres, le dôme, le plan du chœur, sont à mettre à l'actif de ce fastueux prélat. Tout ce qui faisait l'harmonie de cette église, fut détruit. Il prodigua les mêmes soins au château de Salon et à celui de Grignan (1689).

La mort le surprit à Montpellier en 1697 et son corps fut ramené et enseveli dans la chapelle Saint-Genest, près de celui de son oncle.

François de Mailly (1697-1722)

Ce grand seigneur, d'origine picarde, "beau, bien fait, mais d'une beauté et d'une taille plus convenables à une femme qu'à un prélat", (11) sut gagner la confiance et l'admiration de son clergé et de ses diocésains. Plusieurs événements lui donnèrent l'occasion de se distinguer, en particulier en 1709. Le froid, qui avait anéanti toutes les récoltes, amena la famine. Mgr de Mailly décida de fondre toutes les châsses des paroisses et couvents et d'en employer le prix à acheter du blé. La valeur des châsses fondues, en tout soixante trois, dont celle de Saint-Genest, fut estimée entre 36 et 40 mille livres (12). Ont échappé à cette destruction (13) : la croix capitulaire en cristal de roche, l'olifant, une crosse d'évêque et un coffret en ivoire ; bien peu de choses en regard de l'immense trésor conservé jusque là. Mais le prestige du siège épiscopal d'Arles ne suffisait pas à cet intrigant. Son amitié avec le père Le Tellier lui permit d'accéder à l'archevêché de Reims qui le fit prince et pair. Ainsi en 1710, il quitta Arles.

ARCHEVÊQUES DU XVIII^e SIÈCLE

Jacques de Forbin-Janson (1711-1741)

Né à Paris, Forbin-Janson était en réalité issu d'une très grande famille provençale. Un arlésien, Jacques de l'Estang-Parade écrivait en 1673 (14) : "La province est très divisée sur le sujet du gouvernement entre les maisons de Grignan et de Forbin, les Grignan ont l'autorité, les Forbin ont le nombre par leur famille très nombreuse, riche et puissante". Arles, par l'intermédiaire de son archevêché, connut les deux.

Sur les conseils du père Le Tellier, et malgré l'opposition du cardinal de Janson, archevêque de Beauvais, le roi le nomma sur le siège d'Arles. Saint-Simon s'indigna de ce choix, disant que Jacques de Forbin "est un fort saint prêtre, mais d'une parfaite bêtise, d'une ignorance crasse et l'homme le plus incrusté de toutes les misères de Saint-Sulpice qui y ait jamais été nourri" ! (15)

Protégé des Jésuites et ennemi farouche des Jansénistes, Jacques de Forbin-Janson ne plaisait certes pas à Saint-Simon. Nombre d'historiens de l'Église d'Arles sont d'ailleurs très hésitants quant au jugement à porter sur cet homme qui "mérite l'épithète de bon plutôt que celle de grand prélat... dont la piété avait une teinture de superstition ou de bigoterie" (16). À plusieurs reprises, pourtant, ses maladresses furent rachetées par des actes pleins de courage.

En 1721, la peste de Marseille arriva en Arles et y fut particulièrement meurtrière. La peur, le manque de nourriture firent soulever le peuple mais Mgr Forbin-Janson sut trouver les mots et dissipa la sédition, avant de diriger, la corde au cou, une procession expiatoire où fut porté le corps de Saint-Roch, protecteur des pestiférés (17).

Ses actes de bravoure, tout comme la vente de ses biens, chevaux et argenterie, dont le prix allait aux malades, démontrent un caractère fort dispersé, un peu comme l'était sa bibliothèque où l'on rencontrait le "Pontificium" de Saxi à côté du "Don Quichotte de la Manche" (18). Il fonda les frères des Écoles Chrétiennes peu avant sa mort, en 1741. Son corps fut embaumé et enseveli dans le chœur de l'église métropolitaine où on lisait, avant 1793 (19), son épitaphe sur une pierre de marbre "ci-git Jacques le Pêcheur qui a gouverné ce diocèse tellement quellement".

Jacques Bonne Gigault de Bellefonds (1741-1746)

Homme d'Église depuis son plus jeune âge (chanoine de Saint-Martin de Tours à 11 ans (20), Mgr de Bellefonds est un exemple de prélat "carriériste" pour lequel Arles ne fut qu'une étape. Entre 1741 et 1746, il n'eut que peu de temps pour apporter quelques transformations dans son diocèse. Il en fut de même pour l'archevêché de Paris qu'il gouverna une cinquantaine de jours avant de mourir.

Jean-Joseph Chapelle de Jumilhac (1746-1775)

Si un archevêque a accumulé tous les défauts et recueilli un avis unanime de la part de ses contemporains, puis des historiens, c'est bien Mgr de Jumilhac. Son arrivée fut annoncée par une note brève et sans ambages. Bonnemant nous apprend que : "lorsqu'il fut nommé archevêque d'Arles, un quelqu'un écrivit ici de Bretagne, que nous trouverions dans notre prélat, les qualités du marbre : froid, dur et poli. Il ne se trompait pas et nous l'avons jugé tel" (21).

Son épiscopat dura vingt huit ans, mais sa présence fut plus remarquée à Paris que dans son diocèse, demeurant "jusqu'à vingt mois consécutifs hors d'Arles" (22). Il ne subsiste malheureusement aucune visite de Saint-Trophime pour nous donner quelques détails de son activité pastorale, seule la fermeture de maisons religieuses et sa capitulation devant une émeute des Arlésiens en 1751 viennent encore assombrir le tableau de ce prélat dont "la mort n'attendrit, ni le peuple, ni le clergé" (23).

Jean-Marie du Lau (1775-1792) et les troubles révolutionnaires

Autant Mgr. de Jumilhac attira contre lui haine et animosité, autant Mgr du Lau sut "gagner les cœurs" par son affabilité et sa

charité. Son arrestation en 1792 à Paris, puis sa mort loin d'Arles, participèrent certainement à l'idéalisation de son personnage. Très souvent à Paris puisqu'il occupa une fonction importante à l'Assemblée du clergé de France à partir de 1780 (24), Mgr du Lau n'en était pas moins très présent dans son diocèse, s'occupant de l'instruction des enfants et des séminaristes, créant des cours d'accouchement pour les sages-femmes, et visitant régulièrement ses paroisses (25).

Son train de vie n'égalait pas celui de l'archevêque d'Aix, Mgr Boisgelin, mais il aimait les belles choses ; d'après Bonnemant (26), "il a magnifiquement meublé et considérablement réparé son palais". Sur sa demande, le sculpteur Emmanuel Carvalho exécuta en 1780, la chaire en marbre qui se trouve actuellement dans la chapelle des Rois.

Mgr du Lau eut également le souhait d'offrir à sa métropole "un superbe autel en marbre, voulant consacrer 2000 l. à cette dépense" (27). Cette entreprise ne put aboutir ; d'autres préoccupations s'annonçaient.

La Révolution commença tôt en Provence, dès mars 1789, mais ses effets ne se firent réellement sentir que l'année suivante. À la suite de la Constitution civile du Clergé, une nouvelle circonscription des diocèses et paroisses fut décrétée. L'archevêché d'Arles fut supprimé et rattaché à celui d'Aix qui devint l'archevêché métropolitain des Côtes de la Méditerranée. Mgr. du Lau, alors à Paris, refusa de se démettre de sa fonction. Fidèle à ses engagements religieux, il fut arrêté le 10 août et assassiné à l'église des Carmes le 3 septembre 1792. À cette date, l'église Saint-Trophime était déjà fermée, le chapitre dissous, et l'évêché constitutionnel organisé, gouverné par le curé Charles-Benoit Roux. Ensuite, les événements se précipitèrent et la crise devint plus violente. En 1793, Arles vécut sous la terreur, "on poussa la rage du vol jusqu'à violer les tombeaux pour y chercher de l'or" (28).

Les inventaires et les ventes des biens des églises se succédèrent. Saint-Trophime se vida ; tout ce qui ne pouvait être transporté dans les dépôts publics, fut détruit ou gravement endommagé. Un manuscrit d'Arles (29) donne un état détaillé des envois d'argenterie et de vermeil. C'est ainsi que disparut la Sainte-Arche (1341), les croix du maître-autel, les bustes de Saint-Trophime (1381), Saint-Étienne (1412) et le tabernacle, refait en 1649 par Agard.

En 1794, Saint-Trophime fut converti en temple de la Raison, puis en temple décadaire en 1798 ; sur l'autel en forme de montagne, trônaient, les jours de fêtes, les bustes de Brutus et de Marat ou les déesses de la Liberté et de la Raison (30).

Que de chemin parcouru depuis l'épiscopat de l'humble et pieux Gaspard du Laurens ! Malgré leurs erreurs, leurs maladresses, leur

acceptation d'inégalités choquantes, les archevêques d'Ancien Régime ont provoqué l'aboutissement, la maturation d'idées et de tendances qui ont éclairé les fidélités révolutionnaires. C'est sans doute ce qui a permis à Tocqueville d'avouer qu'il a "commencé l'étude de l'ancienne société cléricale, plein de préjugés contre elle ; qu'il l'a finie, plein de respect" (31).

Les effets de la période révolutionnaire furent ressentis à Saint-Trophime à la fois sur le plan religieux et artistique. Ce ne fut pas un fait isolé puisque toutes les églises de France furent soumises au même régime, mais les Arlésiens du XIX^e siècle accueillirent très mal les nouvelles décisions concernant "leur" Église.

En vertu du Concordat de 1801, signé par Bonaparte et le pape Pie VII, s'effectuait la suppression légale de l'archevêché d'Arles. Ces accords qui assuraient la subordination de l'Église à l'État, et faisaient du prêtre un fonctionnaire rétribué par le gouvernement, devaient se maintenir jusqu'en 1905.

En 1814, des personnalités arlésiennes qui n'acceptaient pas l'atteinte faite à leur très ancienne métropole, demandèrent le rétablissement du siège d'Arles ; ce projet qui sembla possible en 1817 n'aboutit pas. Pourtant, entre 1875 et 1882, Saint-Trophime retrouvait certains de ses privilèges, accordés par Pie IX et Léon XIII en souvenir de son antique renom : elle reprit le titre de primatiale et fut érigée en basilique mineure en 1882 (32).

À la suite d'événements politiques et économiques, la séparation de l'Église et de l'État paraissait inévitable. Ce "coup de grâce", selon l'expression de Palanque, fut porté le 9 décembre 1905 ; cette loi faisait des églises la propriété des communes sur le territoire desquelles elles se trouvaient situées. Ce droit de propriété publique s'appliquait non seulement au bâtiment lui-même, mais aussi au décor intérieur, spécialement aux immeubles par destination, c'est-à-dire "tout le mobilier fixé au fond à perpétuelle demeure ; se trouvent rangés dans cette catégorie : les autels, retables, tabernacles, jubés, crédences, stalles, lambris, tribunes, buffets d'orgue, grilles, bénitiers, tombeaux, statues ou tableaux fixés à l'édifice pour y demeurer" (33). Pour tout le reste du mobilier devaient être établis des inventaires qui classeraient momentanément tous ces objets. Ces inventaires furent établis par des agents peu compétents en matière artistique et dans un climat de très grande hostilité, le clergé s'attendant à de nouvelles spoliations.

Quel était l'aspect intérieur de Saint-Trophime à l'époque de ce vaste remaniement ecclésiastique ?

De juin 1870 à février 1873, l'église fut fermée pour permettre la reconstruction du style roman primitif, modifié en 1695 par Jean-Baptiste de Grignan. Ces travaux nécessitèrent le changement de place de

certaines pièces du mobilier, tels la chaire de Carvalho ou le Saint-Christophe de Dedieu.

La décoration de Saint-Trophime fut non seulement bouleversée par ces transformations architecturales, mais peut-être plus encore par l'apport d'œuvres, dispersées depuis la fermeture ou la destruction des couvents, particulièrement abondants dans la région d'Arles. C'est le cas de la plus grande partie des tableaux, qui apparaissent pour la première fois dans l'inventaire de 1906, et d'un nombre plus restreint de sculptures, telles la Mise au tombeau, ou le bas-relief de l'Assomption de la chapelle Saint-Genest.

Il est bien rare, et il en est ainsi dans toute la France, qu'une œuvre d'art occupe sa véritable place. Mais si Saint-Trophime a perdu la savante ordonnance d'avant 1789, l'église est aujourd'hui le reflet de la production artistique arlésienne et provençale du XV^e au XIX^e siècle ; reflet également d'une richesse et d'une grandeur passées et des goûts de ses archevêques successifs.

Anne FRESSYNET.

NOTES

- (1) PALANQUE, 1975, p. 77.
- (2) GRILLE d'ESTOUBLON Jacques (de), Registre des Inventaires de la sacristie de la cathédrale d'Arles (1744-1775), Arles, Bibl. municipale, ms. 524.
- (3) Marseille, Archives départementales des B. du Rhône, Visites de François de Grignan, 1675-1693, III G 300, F° 51.
- (4) LAURENS Jeanne (du), Une famille du XVI^e siècle, Paris, 1868, 2^e éd.
- (5) ALBANES, Gallia Christiana Novissima, Valence 1901, N° 2248.
- (6) SÉVIGNÉ Marie de Rabutin Chantal, Lettres de Mme de Sévigné, Paris, 1862, T. 3, p. 284.
- (7) VERAN P., Recherches pour servir à l'histoire de l'Église d'Arles, 1800, Arles. Bibl. Municipale, ms. 792, p. 153.
- (8) SÉVIGNÉ (Madame de), 1862, T. 8, p. 535.
- (9) SÉVIGNÉ (Madame de), T. 9, p. 507.

- (10) FLANDREYSY Jeanne (de), Iconographie provençale, Marseille, 1922, p. 429.
- (11) BONNEMANT Laurent, Mémoires pour servir à l'histoire de l'Église d'Arles, XVIIIe, Arles, Bibl. municipale, ms. 131, CXIV, p. 6.
- (12) FASSIN É., Le Musée, revue historique et littéraire, Arles, 1876, p. 79.
- (13) Congrès archéologique de France, séances tenues à Arles en 1876, Paris 1877, p. 678.
- (14) "Les Provençaux de Madame de Sévigné", catalogue d'exposition, Marseille, Musée Cantini, 1973.
- (15) SAINT-SIMON, Mémoires de Saint-Simon, Paris, 1908, T. 20, p. 79.
- (16) BONNEMANT L. ms. 131, CXV p. 1.
- (17) "Relation véritable de ce qui s'est passé de remarquable dans la ville d'Arles en Provence, en l'an 1721, présentée par un citoyen natif de cette ville, Arles, 1724.
- (18) Catalogue des livres de feu Mgr de Forbin Janson, (s.l.n.d.)
- (19) VÉLAN P., ms. 792, p. 161.
- (20) ALBANES, 1901, p. 1015.
- (21) Bulletin de la Société des Amis du Vieil Arles, Arles, 1911, T. 5, p. 190.
- (22) NUSSAC Louis (de), Mgr Jean-Joseph Chapelle de Jumilhac de Saint-Jean, Paris, 1921, p. 35.
- (23) GIBERT J.H., Arles, son origine, son histoire, ses monuments et son église, Avignon, 1926, p. 210.
- (24) PALANQUE, 1975, p. 140.
- (25) Arles, Archives municipales, Visites de Mgr du Lau, 1777-1778, GG. 116, et Marseille, Archives départementales des B. du Rhône, Visite de Mgr du Lau, 1780, III G. 303.
- (26) Actes anciens et modernes concernant l'archevêché d'Arles, XIII^e-XVIII^e, Arles, Bibl. municipale, ms. 109, p. 176.
- (27) Bulletin de la Société des Amis du Vieil Arles, 1911, T. 2, p. 13.
- (28) LACAZE-DUTHIERS E., "La Révolution à Arles", notes et documents, XVIII^e, Arles, Bibl. municipale, ms. 622, F° 43.
- (29) VÉLAN P., Recueils de pièces et documents de l'époque de la Révolution, XVIII^e, Arles, Bibl. municipale, ms. 638, F° 197.
- (30) VÉLAN P., Répertoire raisonné sur l'histoire d'Arles, 1802, Arles, Bibl. municipale, ms. 720, p. 207.
- (31) TOCQUEVILLE Ch. A., l'Ancien Régime et la Révolution, 1856, Paris, T. II, p. 173.
- (32) MÈGE Louis : "Chronique arlésienne" 1867-1887. Arles, Bibl. municipale ms. 237, p. 121.
- (33) COSTA Georges, "L'aménagement des églises et la législation française", Revue de l'Art, 1974, N° 24, p. 90.

COMITÉ DE PARRAINAGE:

Présidents d'honneur M^e Pierre FASSIN et M. A. VAILHEN
Parrains : † Henri BOSCO
MM. † André CHAMSON - Maurice DRUON - Pierre EMMANUEL
† Gaston BONHEUR - † Duc de LÉVIS-MIREPOIX
Mesdames Marie MAURON - Irène FOUASSIER - Élisabeth BARBIER
MM. Yvan AUDOURD - Jean-Paul CLÉBERT
Yvan CHRIST - Louis FERAUD - Charles GALTIER -J.-M. MAGNAN
Pierre DOUTRELEAU - Maurice PEZET - Robert SABATIER
Henri-Paul EYDOUX - Madame Alice CLUCHIER
Charles ROSTAING - † Marcel CARRIÈRES - René JOUVEAU
Henri AUBANEL - André CASTELOT - Marcel BONNET
Duc de CASTRIES - Pierre SEGHERS - Louis BAYLE
Michel DROIT - Constant VAUTRAVERS - Edmonde CHARLES-ROUX
Lawrence DURRELL - Jean-Pierre CHABROL - Jean MISTLER
Jacques de BOURBON-BUSSET - Louis LEPRINCE-RINGUET
Halldor LAXNESS

BUREAU:

Président : M. René VENTURE
Vice-présidents : M. Bruno MATEOS
M. Maurice BAILLY
Secrétaire générale : Madame FERRARI
Secrétaire adjointe : Mademoiselle CORDERO
Trésorier : M. FABRE
Archiviste : M. René GARAGON

BULLETIN : Équipe de rédaction : MM. GARAGON, NÉRI et BAILLY

Secrétaire : Mme FERRARI

Section Jeunes : Patrick PETRINI - Paul RENSCH - Pierre MULLER

ABONNEMENT ANNUEL AU BULLETIN : 30 F.

Les Amis du Vieil Arles, BP 30 - 13633 ARLES Cedex

CCP 4439-15 F Marseille

Les articles n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.
(Reproduction interdite sauf autorisation des auteurs)

